

Prologue

Au commencement est le jeu.

La planète-cité de Somba ne sera connue du système stellaire terrien que dans une bonne trentaine de siècles. La cité semble parfaite, aux yeux de la classe dominante. Des millions d'années de découvertes, d'inventions et de conquêtes d'autres peuples, y ont laissé incuber le virus de la civilisation. Somba s'est avéré l'unique vainqueur de cette mégagalaxie. Après avoir été dépouillées de leurs richesses et de leurs connaissances, les métropoles et les planètes perdantes n'avaient plus de raison d'exister. Elles ne sont plus que ruines et font office de lieux touristiques. Toute la sagesse de plus de cent galaxies est maintenant concentrée dans cette planète-cité. Certains rescapés et prisonniers des guerres passées ont, des années plus tard, gagné leur citoyenneté et se sont mêlés à la population. Les sangs ont fusionné pour ne plus donner qu'un seul peuple. En raison de la croyance des conquérants en l'eugénisme, les faibles et les accidentés génétiques n'ont plus le moindre espoir de vie, et ils sont automatiquement euthanasiés. Dès la formation des embryons en laboratoire, et avant l'insémination des mères porteuses, un contrôle technique et scientifique sévère est appliqué afin de sélectionner les plus aptes. Aucune imperfection n'y est tolérée.

Somba est splendide par sa technologie. Pourtant, l'objectif final de la cité a été planifié un millénaire auparavant et n'a jamais changé depuis lors. Les hommes de cette époque avaient comme projet social la maîtrise de la technologie et le contrôle total des embryons. De longues années de patience ont permis qu'aboutisse ce projet. Si certains ont combattu cet idéal, ils ne sont plus là pour protester. L'opposition a été étouffée, et tout nouveau signe de rébellion ou d'anarchie est aussitôt liquidé. La police n'a aucune pitié à cet égard. De plus, le gouvernement comme son système répressif sont considérés légitimes aux yeux de la population. Pour les citoyens, nulle autre existence ne semble digne d'intérêt ou justifiée. Ils se sentent bien tels qu'ils sont.

Martin, un homme de haute stature, se promène dans une artère principale. Ses cheveux blonds sont courts, et son nez aquilin. Malgré la densité de la foule, les piétons semblent vivre un bonheur sans futur. Martin, se confondant avec la cohue, se dirige vers son club.

La veille, son vieil ami l'avait contacté par le lotus-phone. Le gaz euphorisant émanant de l'appareil de communication était allé s'infiltrer dans les narines de l'endormi. Son cerveau – qui avait compris le message grâce à ses sens olfactifs aigus – y avait de suite réagi par la bonne humeur. Martin, comme la plupart de ses congénères, a cinq sens très développés, afin d'être apte à percevoir la beauté sous toutes ses formes. Telle la nourriture pour tout corps biologique, la magnificence est indispensable à sa vie quotidienne. L'ami en question lui avait demandé de le rejoindre le lendemain, en début d'après-midi. Il parlait, via le lotus-phone, d'une découverte amusante qui allait le déconcerter.

Martin patiente dans le salon du club. Il est assis dans une bergère en cuir de brouillette véritable. Le vaste fauteuil est profond, et son assise garnie d'un coussin rouge. Il sirote la liqueur de bourgack tout en s'observant lui-même, tel Narcisse dans une psyché. Il est élégamment vêtu d'un frac. D'autres personnes discutent dans la pièce. Leur sujet de conversation commun est le jeu.

L'un des affiliés au club s'approche de Martin et lui propose une partie d'échecs en quatre dimensions. Celui-ci refuse, prétextant que ce divertissement est primitif et sans ambition. Il lui fait comprendre qu'il préfère s'adonner à une activité où, en plus de jouer de psychologie avec son adversaire, il faut aussi en user avec ses pions. Martin le renvoie donc et sirote à nouveau avec tendresse le nectar.

Il s'empare d'un cigare de lotus noir. Il avale la fumée, la déguste dans la bouche sans l'avalier puis la souffle dans le verre en ballon, pour que celui-ci s'imprègne de l'arôme de l'alcool ; il porte la boisson à ses narines et aspire une nouvelle fois la fumée. Martin se sent bien. Il se vautre de plus en plus dans la bergère.

Son ami de jeunesse vient de franchir à l'instant le pas de la porte pour s'installer sur une banquette, en face de Martin.

« Mon très cher ami. Comment vous portez-vous ? lui sort l'homme à la bedaine avec grand empressement.

— Depuis que vous m'avez mis l'eau à la bouche à propos d'une surprise, je me sens plus en forme. Mais, à vous voir, à voir ce sourire qui en dit long, je me demande : n'auriez-vous pas encore inventé un de ces fameux jeux dont vous avez le secret et la passion ?

— Si, si, mon cher Martin ! Je suis heureux de pouvoir vous affronter à nouveau dans un jeu. Nous pourrions ainsi évaluer nos capacités ludiques, une fois de plus. Et ce jeu, comme vous dites si bien, est particulièrement exquis.

— Vous êtes formidable ! » s'exclame un Martin tout joyeux. Il sautille sur son fauteuil comme un petit garçon à qui on aurait donné sa friandise favorite. « Vos divertissements sont si excitants. Mais, allez ! Allez-y donc ! Je suis impatient que vous m'imposiez d'autres règles pour cette nouvelle récréation.

— Vous rappelez-vous notre première carte de jeu vivante ? Nous devions avoir dans les seize ans, je pense ?

— Comment pourrais-je l'oublier !

— Oui, souvenez-vous de cette partie mémorable, lors de leur XIII^e siècle. Vous m'aviez vaincu. Mais je ne vous tiens pas rigueur de ce fait, vous êtes un joueur remarquable, et je m'étais bien amusé.

— Tout à fait ! Cette planète archaïque nous avait aimablement donné de grandes satisfactions.

— Figurez-vous que la race de cette planète s'est développée à notre insu et que nous pouvons recommencer une nouvelle partie se déroulant durant leur XXI^e siècle. Il faudra néanmoins apporter quelques modifications au règlement. La carte de jeu sera bien plus vaste, et la partie bien plus longue qu'autrefois : au moins soixante-quinze de leurs années. Nous allons pouvoir tester sur cet échiquier terrestre nos réformes sociales, économiques, culturelles et politiques. »

Martin se met à rire sous cape.